

Lumière sur les oiseaux *Le Peuple migrateur*

André Lavoie

Volume 20, numéro 3, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33304ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. (2002). Compte rendu de [Lumière sur les oiseaux / *Le Peuple migrateur*]. *Ciné-Bulles*, 20(3), 2–3.

Lumière sur les oiseaux

PAR ANDRÉ LAVOIE

Le Peuple migrateur

35 mm / coul. / 92 min /
2001 / doc. / France

Réal.: Jacques Cluzaud,
Michel Debats
et Jacques Perrin

Scén.: Stéphane Durand
et Jacques Perrin

Image: Michel Benjamin,
Sylvie Carcedo-Dreujou,
Laurent Charbonnier
et 11 autres directeurs
de la photographie

Son: Philippe Barbeau

Mus.: Bruno Coulais

Mont.: Marie-Josèphe
Yoyotte

Prod.: Jacques Perrin
et Christophe Barratier

Dist.: Christal Films

«Partir. Une sorte d'euphorie s'empare de nous, les cigognes noires. C'est comme un appel conius, une envie d'horizon. Un sourd désir de Sud. Les hommes y veraient une manière de transe, une impulsion nomade, une irrépressible fringale d'ailleurs. Peut-être sommes-nous intrinsèquement transhumants et avons-nous le voyage chevillé au corps. Partir. Jouer tout à la fois du soleil, des vents, des scintillements venus d'en bas et, comme dans un rêve éveillé, grâce à notre vision dans l'ultraviolet, aux indications du champ magnétique, aux courants porteurs, aux ultrasons peut-être, deviner notre chemin. Étrange mélange de joie et d'angoisse, d'intranquillité, nos sens sont tenus en alerte permanente. Nous nous laissons guider par d'innombrables paramètres et par ce qu'il faut bien appeler, toute modestie mise à part, notre génie de l'orientation.»

(MEUNIER, Jacques, «La cigogne noire», *GEO*, n° 273, novembre 2001, p. 178)

Impossible de freiner l'avalanche de statistiques, de données savantes, de considérations techniques et de préoccupations écologiques provoquée par un film comme **le Peuple migrateur**. Nous voilà qui croulons sous une mer de chiffres («Près de 1000 oiseaux éduqués, des milliers d'autres filmés sur le vif, plus de 20 espèces différentes, 175 sites naturels, 5 équipes de tournage...¹»), et on pourrait facilement croire que ces compilations représentent les véritables têtes d'affiche d'une méga-production² qui, à dire vrai, n'en aligne aucune.

L'intérêt premier des œuvres «animalières» de l'acteur-réalisateur-producteur Jacques Perrin, grand manitou de films aux défis techniques semblables tels **le Peuple singe** de Gérard Vienne et **Microcosmos** de Claude Nuridsany et Marie Perennou, ne repose pas sur une volonté didactique de mieux comprendre l'univers exploré mais d'en dévoiler la beauté intrinsèque, quitte à parfois forcer les choses pour obtenir un résultat époustoufflant. Cet aboutissement d'une véritable pureté visuelle, ces multiples tours de force et tours de passe-passe avec tant d'acteurs improbables font de chacun de ses rendez-vous un voyage aux ambiances de cartes postales et non une sévère expédition scientifique, ce qui alourdit parfois le propos et la forme de certains documentaires animaliers.

1. LORRAIN, François-Guillaume et LEWINO, Frédéric, «L'odyssée des migrateurs», *Le Point*, n° 1525, 7 décembre 2001, p. 48.
2. Coût total du film: 33,2 millions de dollars canadiens.



(Photos: Guillaume Poyet)

À contempler **le Peuple migrateur**, il apparaît évident que Jacques Perrin se réclame davantage de l'approche léchée et hypnotisante de Godfrey Reggio (**Koyaanisqatsi**, **Powaqqatsi**) que de celle préconisée par le **National Geographic**. Les sous-titres identifiant les espèces, leur destination et la distance parcourue sont si minuscules que les concepteurs semblent embarrassés de les afficher, comme s'ils altéraient la splendeur des images... Quant aux commentaires, ils sont réduits au minimum, impressionnistes ou parfois lyriques, donnant quelques clés de départ pour mieux nous laisser guider, ou plutôt transporter, par l'élégance des cygnes, des cigognes, des condors, des grues du Japon ou des grands pélicans blancs d'Afrique. Tout comme dans les fantaisies cinématographiques de Reggio, les distances sont abolies, les frontières deviennent de simples passoires et les continents apparaissent si rapprochés qu'il suffit d'un battement d'ailes pour sauter de l'un à l'autre.

Le discret narrateur du film évoque «la promesse du retour», ce désir génétiquement inscrit chez tous ces oiseaux capables de franchir de grandes distances pour des cieux plus cléments et retrouver leur chemin quelques mois plus tard, infatigables pèlerins retraçant avec précision le sanctuaire choisi par leurs congénères. Quant aux embûches et embuscades, elles sont à peine évoquées mais pourtant bien réelles puisque «[des] millions d'oiseaux y laissent leur vie! Prédateurs, intempéries, chasseurs, lignes à haute tension... les dangers sont innombrables. [...] Un danger, cependant, surpasse tous les autres: l'homme. La chasse représente la première cause de mortalité chez les oiseaux migrateurs³.» Au milieu du film, pour secouer un spectateur subjugué, un coup de fusil fatal en direction d'un canard vient rompre le charme de cette escapade et interrompt de manière abrupte la musique aux accents atmosphériques de Bruno Coulais.

3. CONSTANTY, Hélène, «Le peuple migrateur», *GEO*, n° 273, novembre 2001, p. 171-172.

Le Peuple migrateur

C'est donc ce mystère, cette envolée aux allures d'odyssée, que les concepteurs du **Peuple migrateur** veulent non pas comprendre dans ses moindres détails mais exposer la mécanique de ces différentes espèces, dont les parcours pointent vers toutes les directions du globe: de la Finlande à la Grèce pour les bergeronnettes; de la Suède à l'Espagne pour la grue cendrée; de la France au Sénégal pour le pélican; du pôle Nord au pôle Sud pour les sternes arctiques; une bagatelle d'environ 20 000 kilomètres... Il s'agissait donc de suivre sur terre, sur mer et en plein vol, les déplacements savamment organisés de toutes ces espèces, dont les mouvements migratoires répondent à des codes souvent inconnus des scientifiques, objet de fascination depuis des milliers d'années. Pour expliquer le phénomène, Aristote croyait que les oiseaux se transformaient selon les saisons et les anciens naturalistes prétendaient qu'ils filaient vers la Lune!

Nul doute que Jacques Perrin et son équipe auraient monopolisé tous les effectifs de la NASA ou de l'Agence spatiale russe pour les filmer là-haut si la formidable énergie de ces animaux leur permettait de tels voyages. En lieu et place, ils ont, et tout le film en fait foi, ratissé les cinq continents pour capter une multitude de moments privilégiés du périple de ces (quasi) increvables nomades. Amadoués dès la sortie de l'œuf par des accompagnateurs devenus pour ces centaines d'oiseaux leurs véritables mères; habitués au ronron discret des avions ultra-légers motorisés (ULM), qui ne les empêchent nullement de se déployer avec harmonie et symétrie dans le ciel⁴; guère conscients que des robots télécommandés et munis de caméras se mêlent à leurs attroupements, rarement le spectateur ne fut témoin si privilégié de ce spectacle haut en couleurs que l'on contemple habituellement de la terre ferme.

Au-delà des pirouettes et des chiffres à donner le vertige (le film totalise 0,6% des 450 kilomètres de pellicule utilisés pour le tournage...), **le Peuple migrateur** captive moins pour sa structure narrative (d'une minceur qui n'a rien à envier à celle de **Microcosmos**) que par ses



nombreux plans résolument spectaculaires où les oiseaux ne font plus qu'un avec les décors naturels. Entre la Muraille de Chine et les fleuves amazoniens, le désert du Sahara et le mont Saint-Michel, Québec et Montréal d'où ne se profilent que les lumières de chaque ville à la nuit tombante, ou encore ces bernaches «frôlant» les tours jumelles du World Trade Center à New York, il y a de telles images dans **le Peuple migrateur** que seuls les cameramen peuvent revendiquer le statut de vedette.

Mais ce n'est pas que cette enfilade de morceaux de bravoure qui fait du **Peuple migrateur** une grande réussite populaire, réunissant tout à la fois les amateurs (occasionnels) de la nature, les observateurs méticuleux du comportement animal et les écologistes pacifiques ou aux velléités terroristes. Parsemé d'instant fugaces d'une réelle poésie (oiseaux prisonniers du mazout, battant leurs premiers coups d'ailes sous le regard attentif de leur génitrice, sur le point d'être dévorés par des crustacés ou tout simplement perplexes devant un canard de bois, etc.), ce sont toutes ces scènes, souvent très courtes, comme autant de moments dérobés à la nature, qui font de ce spectacle une destination de rêves. Ou encore la poursuite d'un rêve, celui de voler, que **le Peuple migrateur** tente de matérialiser avec autant de virtuosité que d'innocence. ■

«Nous avons tous, chacun de nous, quelques lieux privilégiés pour appréhender le monde, pour juger de notre position sur la planète, pour saisir la ligne de fusion du temps et de l'espace. L'un de mes points d'appui se trouve ici, à Québec, sur la première marche d'un escalier public menant de la rue Saint-Denis à la rue Dufferin. Assis sur cette marche, il m'est déjà arrivé de faire une expérience capitale: regarder mon propre regard en train de s'envoler. Aucune barrière ne l'arrête. Il survole tout en bas la terrasse Dufferin, il frôle le château Frontenac, saute le garde-fou de la promenade, survole la place Royale, le Vieux-Port et le voilâ déjà au-dessus du fleuve; il plane, il se déploie, il s'ouvre sur cette trouée prodigieuse que le Saint-Laurent pratique dans le paysage. Tout est offert: les Laurentides venant rejoindre le fleuve avec le cap Tourmente, l'anse de Beauport derrière le bassin Louise, la proue de l'île d'Orléans, la pointe de Lauzon et, entre les deux, l'ouverture sur l'estuaire, sur l'illimité.»
(MORENCY, Pierre, **Lumière des oiseaux: histoires naturelles du Nouveau Monde**, Montréal, Éditions du Boréal, 1992, p. 87-88)

4. C'est un Canadien du nom de Bill Lishman, amateur d'ULM, qui a réussi pour la première fois à filmer avec une petite caméra des oiseaux en vol. Il les a apprivoisés au point de s'approcher tout près d'eux. Jacques Perrin s'est servi de cette technique, à plus grande échelle et avec davantage de moyens, pour réaliser **le Peuple migrateur**.